

LA
FÊTE IMPROMPTU,
DIVERTISSEMENT

EN PROSE, EN UN ACTE,

MÊLÉ DE VAUDEVILLE;

A l'occasion de la Fête de Leurs Majestés.

PAR B. DE ROUGEMONT.

*Représenté, pour la première fois, le 14 août
1810, sur le théâtre de l'Impératrice, par les
comédiens Français de LL. MM.*

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le théâtre
Français, n°. 51.

1810.

PERSONNAGES.**ACTEURS.****LEGROS**, aubergiste.**M. Chazel.****VIRGINIE**, }
ROSE, } ses filles.**Mlle Fleury.**
Mlle Reignier.**PÉTRONILLE**, leur cousine provençale.**Mlle Delille.****Mad. VARNER.****Mme Henry.****ENGELMANN**, son parent.**M. Camaille.****VICTOR**, jeune sergent français.**M. Pélistier.****FERDINAND**, soldat allemand.**M. Armand.****DESCROIX**,
SAINVILLE, }
Mad. PÉRARD, } voyageurs.**M. Dugrand.****M. Thénard.****Mme Descuiller.****DUBREUIL**,**M. Goblain.****CHARLOT**, postillon.**M. Valville.****FRANÇOIS**, marmotton.**Mlle Descuiller.**

*La scène se passe dans un village près de
Nancy.*

Le théâtre représente une salle d'auberge.

LA FÊTE IMPROMPTU.

SCENE PREMIERE.

PETRONILLE.

En vérité je ne sais où donner de la tête ! la maison est pleine du haut jusques en bas ; depuis que nous avons la paix avec l'Autriche, c'est un passage continuel de Français qui vont à Berlin , à Vienne , à Pétersbourg, et de Russes, de Prussiens et d'Allemands qui vont à Paris. Cependant à force de passer et de repasser , il faut espérer qu'il nous en restera un couple pour nos deux jeunes et jolies petites cousines qui sont encore demoiselles et qui, je crois, ont grande envie de cesser de l'être. Eh ! voilà leur papa, le maître de la poste.

SCENE II.

PETRONILLE, LE GROS.

LE GROS, *à la coulisse.*

Bien, bien. N'oubliez pas d'illuminer le devant de la maison.

PÉTRONILLE.

Illuminer !

LE GROS.

Est-ce que tu oublies que c'est aujourd'hui la veille de l'anniversaire de la naissance de notre souverain.

PÉTRONILLE.

Ah ! péçaye, je n'ai pas plus de mémoire qu'un débiteur !

LE GROS.

Ma chère Pétronille , j'ai résolu de célébrer ce jour heureux par des réjouissances de toute espèce.

PÉTRONILLE.

J'entends , vous allez loger et nourrir gratis tous les voyageurs qui se présenteront chez vous.

LE GROS.

Pas tout à fait.

P É T R O N I L L E .

Non !... Vous allez donc mettre votre cave à la disposition de vos voisins ?

L E G R O S .

Y penses-tu ?

P É T R O N I L L E .

Ah ! j'y suis !

L E G R O S .

C'est bien heureux !

P É T R O N I L L E .

Vous doublez les gages de tous vos domestiques.

L E G R O S .

Non pas ; ils seraient plus gais que moi.

P É T R O N I L L E .

Je m'y perds , en ce cas.

L E G R O S .

Ecoute ? il y a deux ans que je suis veuf.

P É T R O N I L L E .

Ah ! cousin , le bon tems que vous avez passé-là.

L E G R O S .

Pas si bon que tu crois.

P É T R O N I L L E .

Diable , vous êtes difficile.

L E G R O S .

Je me sens de tems en tems des envies de mariage.

P E T R O N I L L E .

Vrai ?

L E G R O S .

Surtout depuis que tu es ici.

P E T R O N I L L E .

Le cousin se moque de moi.

L E G R O S .

J'ai deux filles déjà grandes que je ne puis surveiller moi-même.

P E T R O N I L L E .

Je crois que vos filles ont plus besoin de mari que de belle-mère.

L E G R O S .

A leur âge ; fi donc ! l'ainé n'a pas encore dix-huit ans.

P E T R O N I L L E .

Dix-huit ans !... Bast ! à cet âge-là il y avait déjà longtemps que mon cœur était pris.

LE GROS.

Comment, Pétronille?... A dix-huit ans votre cœur était pris ?

PETRONILLE.

La Provence est le berceau de l'amour ; et dans mon pays dès qu'une jeune fille a atteint sa quatorzième année, crac ! c'est pis que l'amadou qui ne prend jamais feu du premier coup.

LE GROS.

Et qu'est devenu l'objet de ton premier choix ?

PETRONILLE.

Ah ! cousin , le joli garçon que c'était !

LE GROS.

Il t'a quittée.

PETRONILLE.

Au moment où nous allions nous marier, ne voilà-t-il pas que ses parens le forcent de s'engager ; il part en sanglotant pour l'armée , il s'y distingue par des traits de bravoure admirables , on le fait tour-à-tour officier , sergent , capitaine sur le champ de bataille. Chaque fois qu'il m'écrivait, il me jurait une fidélité éternelle, et enfin après trois ans d'absence j'apprends par un de ses amis !...

LE GROS.

Qu'il est mort ?...

PETRONILLE.

Non , cousin ; qu'il s'est marié en Italie.

LE GROS.

Cela te rendit furieuse ?

PETRONILLE.

Pas trop, cousin , son ami était très-aimable..

LE GROS.

Fort bien , il devint ton consolateur.

PETRONILLE.

J'avais dix-neuf ans... une grande envie de me marier.

LE GROS.

Tu l'épousas...

PETRONILLE.

Avec la meilleure volonté du monde ce fut impossible.

LE GROS.

S'il t'aimait ?

P E T R O N I L L E .

Hélas ! oui.

L E G R O S .

Qui l'empêchait donc ?...

P E T R O N I L L E .

Il avait déjà une femme.

L E G R O S .

C'est jouer de malheur.

P E T R O N I L L E .

N'est-ce pas , cousin ? J'en étais là de mes amours quand ma cousine mourut , et que vous m'engageâtes à quitter Tarrascon pour venir habiter cette maison charmante où je me plais infiniment.

L E G R O S .

Et ce cœur si facile à prendre a-t-il su résister aux charmes d'un troisième amour ?

P E T R O N I L L E .

Ah ! cousin , le climat n'est plus le même , on ne respire pas dans ce village l'air embrasé de la Provence.

L E G R O S .

Et ton cœur est muet ?

P E T R O N I L L E .

S'il parle , c'est si bas , si bas , que je ne l'ai pas encore entendu.

L E G R O S .

Peut-être fais-tu la sourde oreille ?

P E T R O N I L L E .

Tenez , cousin , je ne sais ; mais plus je vous regarde , plus je vous trouve un air de ressemblance avec mon pauvre Frédéric.

L E G R O S .

C'est le premier ?

P E T R O N I L L E .

Oui , et quand vous parlez , le son de votre voix me rappelle cet aimable Ernest...

L E G R O S .

Le second ?

P E T R O N I L L E .

Hélas ! oui.

L E G R O S .

Eh bien , épouse moi pour perpétuer tes souvenirs.

P E T R O N I L L E .

Ah ! cousin , la ressemblance est frappante :

L E G R O S .

De cette manière tu auras trois maris pour un .

P E T R O N I L L E .

Prenez garde , je suis fille à vous prendre au mot .

L E G R O S .

Je ne demande pas mieux .

P E T R O N I L L E .

Chut , voilà mes futures belles-filles .

L E G R O S .

Je vais faire dresser le contrat , et je reviens sur-le-champ . (*Il sort.*)

P E T R O N I L L E :

Je crois , en vérité , qu'il est encore plus aimable que les deux autres .

S C E N E I I I .

VIRGINIE , PETRONILLE , ROSE .

R O S E .

Ah ! ma cousine , il est arrivé .

V I R G I N I E .

Je viens de le voir .

R O S E .

Il m'a salué !

V I R G I N I E .

Il m'a embrassé !

P E T R O N I L L E .

Il est arrivé ! Je viens de le voir ; il m'a salué ; il m'a embrassé ; et de qui me parlez-vous ?

R O S E .

De ce jeune soldat Allemand qui fut fait prisonnier dans la dernière guerre , et qui a resté trois mois ici .

V I R G I N I E .

De ce jeune soldat Français qui s'est rétabli de ses blessures à Nancy , et qui a logé quinze jours chez nous .

R O S E .

Il m'avait bien promis de revenir !

V I R G I N I E .

Il m'avait bien juré de ne pas tarder !

R O S E.

Qu'on dise que les Allemands manquent de fidélité !

V I R G I N I E.

Qu'on dise que les Français manquent de parole !

P E T R O N I L L E.

Et qu'on dise que les jeunes filles de ce pays manquent de sagesse, de discrétion et d'amoureux !

R O S E.

Ah ! cousine, si tu le voyais !

V I R G I N I E.

Si tu savais comme il est bien sous l'habit militaire !

R O S E.

Quelle délicatesse !

V I R G I N I E.

Quel enjouement !

R O S E.

Quelle réserve !

V I R G I N I E.

Quelle vivacité !

R O S E.

Il a été trois mois pour me dire qu'il m'aimait.

V I R G I N I E.

Il m'a fait sa déclaration dès le second jour.

R O S E.

Aussi, lui ai-je promis ma main à son retour.

V I R G I N I E.

Et moi, je lui ai dit qu'il m'épouserait quand il voudrait.

R O S E.

Maintenant que te voilà instruite, je compte sur toi pour prévenir mon père.

V I R G I N I E.

Ma petite cousine, c'est à toi que je m'adresse pour arranger tout cela.

R O S E.

Tu es si bonne !

V I R G I N I E.

Tu es si aimable !

P E T R O N I L L E.

Vive les gens qui ont besoin de nous pour faire notre éloge !

R O S E.

Mon père a tant d'amitié pour toi.

P E T R O N I L L E .

Vous croyez !

V I R G I N I E .

Il fera tout ce que tu voudras.

P E T R O N I L L E .

Peut-être bien.

R O S E .

Je te devrai le bonheur de ma vie.

P E T R O N I L L E .

C'est beaucoup !

V I R G I N I E .

Laisser échapper l'occasion d'avoir un mari jeune et aimable ; ce serait bien cruel !

P E T R O N I L L E .

A qui le dites-vous ? moi qui ai été deux fois à la veille de me marier !

R O S E .

Deux fois ! eh bien , tu peux mieux qu'un autre juger de notre impatience.

V I R G I N I E .

Ah ! cousine , que tu as dû souffrir ! manquer deux mariages ! je mourrais de chagrin si je restais à la veille de celui-ci.

P E T R O N I L L E .

Vous ne mourrez ni l'une ni l'autre ; et nous nous marierons toutes trois.

R O S E et V I R G I N I E .

Toutes trois !

V I R G I N I E .

Tu as trouvé un troisième mari ?

P E T R O N I L L E .

De ce matin.

R O S E .

Pourvu que ce ne soit pas Ferdinand.

V I R G I N I E .

Ou Victor !

P E T R O N I L L E .

Mieux que cela.

V I R G I N I E .

C'est difficile.

R O S E .

Impossible donc ?
La Fête Impromptu.

B

P E T R O N I L L E .

C'est votre père.

R O S E et P E T R O N I L L E .

Mon père !

V I R G I N I E .

Oh ! oui , papa est encore bien ; mais je ne le changerais pas pour Victor...

R O S E .

Sans contredit , papa est un bel homme ; mais il n'a pas cette timidité , cette modestie de Ferdinand.

P E T R O N I L L E .

Eh ! là ! là , l'amour filial ne vous aveugle pas. Ah ! ça , mesdemoiselles , par l'autorité que va me donner sur vous mon titre de belle-mère , je vous ordonne... de livrer votre cœur à l'espérance , et de traiter vos amans comme des gens qui seront vos maris demain.

V I R G I N I E .

Les voici.

S C E N E I V .

V I C T O R , V I R G I N I E , P E T R O N I L L E , R O S E ,
F E R D I N A N D ensuite.

V I C T O R .

Eh ! quoi , charmante Virginie , vous me fuyez.

V I R G I N I E .

Moi... Victor ! je suis venu parler de vous à...

V I C T O R , à *Pétronille*.

Mille pardons , mademoiselle.

V I R G I N I E .

C'est ma belle-mère.

V I C T O R .

Ah !... je vais lui parler.

R O S E , à *Ferdinand* , qui n'ose pas approcher.
Avancez donc , monsieur Ferdinand.

P E R D I N A N D .

Je craignais de vous déranger.

R O S E .

C'est ma belle-mère.

V I C T O R .

Madame, j'ai vingt-deux ans, je suis sergent au 3^e. d'infanterie légère. Ma conduite m'a mérité l'estime de mes chefs et m'a valu la croix.

V I R G I N I E .

La croix ! c'est vrai. Dis donc, ma sœur, il a la croix ! Vous avez donc fait de bien belles choses, monsieur Victor ?

V I C T O R .

Le hasard m'a servi, mademoiselle; j'ai eu le bonheur de combattre sous les yeux de Sa Majesté, de faire prisonnier un colonel Russe, d'entrer le premier dans une ville assiégée, et d'enlever à l'ennemi l'un de ses drapeaux. L'Empereur a daigné m'honorer d'une récompense au-dessus de mes services. Trop heureux, si elle prouve à madame que je ne suis pas indigne de votre amour, ni de sa protection.

P E T R O N I L L E .

Le jeune homme s'exprime avec feu !

F E R D I N A N D , à Victor.

Camarade, pendant que vous y êtes, si vous vouliez en dire autant pour moi ; je reviens de mon pays avec tout ce qu'il faut pour me marier.

V I C T O R .

Comment, vous n'osez pas ?...

R O S E .

Est-ce que vous serez aussi timide que cela quand nous serons mariés.

F E R D I N A N D .

Que voulez-vous, mademoiselle, j'ai besoin d'encouragement.

P E T R O N I L L E .

Messieurs, je ne suis encore que la future belle-mère de ces demoiselles, et par conséquent je n'ai aucun droit sur elles. Vous me paraissez fort aimables tous les deux, et je vous crois dignes de faire leur bonheur ; adressez-vous donc en toute assurance à monsieur Legros, je vais moi-même le disposer en votre faveur.

V I C T O R .

On n'oblige pas avec plus de grâces. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

Les Précédens , excepté , PETRONILLE.

V I C T O R.

Ah ! si cela pouvait se terminer de suite !

V I R G I N I E.

Pourquoi pas ?

R O S E.

Savez-vous , monsieur Ferdinand , que vous n'êtes guerre aimable ? n'avoir pas dit un seul mot à mademoiselle Pétronille !

F E R D I N A N D.

Tenez , mademoiselle Rose , c'est plus fort que moi , je suis d'une timidité...

R O S E.

Quand je me rappelle combien il m'a fallu de peines pour vous arracher cet aveu : je vous aime.

V I C T O R , à *Virginie*.

Ce mot est si facile à prononcer : je vous aime.

R O S E.

En vérité , je vois que si je ne vais pas moi-même parler à mon père , la timidité de monsieur renverrait mon mariage à l'année prochaine.

V I C T O R.

Attendez moi donc , belle-sœur , voilà mon bras ; vous allez parler pour vous , et j'en vais faire autant pour moi.

SCÈNE VI.

V I R G I N I E , F E R D I N A N D.

F E R D I N A N D.

Allons , la voilà qui me laisse seul avec sa sœur.

V I R G I N I E.

Pauvre jeune homme , il m'intéresse ! Avancez donc , monsieur Ferdinand.

F E R D I N A N D , se reculant.

Mademoiselle.

V I R G I N I E.

Pourquoi donc cet embarras , quand vous allez entrer dans la famille ?

F E R D I N A N D .

Ah ! mademoiselle...

V I R G I N I E .

Nous autres Françaises nous ne faisons pas toujours grand cas des gens timides.

F E R D I N A N D .

Je croyais au contraire que la timidité était une belle qualité !

V I R G I N I E .

Charmante dans une femme, mais c'est un défaut terrible dans un homme. Votre séjour à Nancy vous a acquis l'estime de mon père, l'attachement de ma sœur. Un seul obstacle s'opposait à votre mariage avec Rose... Eh bien ! la paix et l'union de nos deux pays a détruit cet obstacle-là, vous revenez toujours amoureux ; ma sœur vous est restée fidèle, que craignez-vous encore ?

F E R D I N A N D .

Ah ! mademoiselle, quand je pense à l'amabilité de vos jeunes Français !...

V I R G I N I E .

Comment, beau-frère, vous seriez jaloux ?

F E R D I N A N D .

Jaloux, oh ! non ; mais je me trouve si gauche en comparaison... de monsieur Victor, par exemple.

V I R G I N I E .

Oui, il vous manque ce qu'il a de trop.

F E R D I N A N D .

Il ne voudra jamais me le donner !

V I R G I N I E .

Avec un peu de bonne volonté, vous deviendrez tout aussi espiègle que lui.

F E R D I N A N D .

Moi, un espiègle !... Mademoiselle est bien prévenue en ma faveur.

V I R G I N I E .

Mais pour cela il faut d'abord vous défaire de ce vilain air froid que vous affectez en parlant.

F E R D I N A N D , *sans la regarder.*

Je m'en déferai.

V I R G I N I E .

Vous voyez bien, vous dites cela sans me regarder, et il

... regarder les gens à qui l'on pa-
lorsqu'ils ne sont pas désagréables à voir.

F E R D I N A N D .

Mademoiselle je vous regarderai.

V I R G I N I E .

Bien , bien... Vous profiterez... Ensuite souvenez-vous qu'en France , on ne prouve pas son amour par des soupirs , des hélas !... Mais par une complaisance sans borne , par mille petits soins aimables , et que le visage d'un amant doit toujours être gai.

F E R D I N A N D , *riant sérieusement.*

Comme cela.

V I R G I N I E .

A merveille ! en deux leçons je vous rendrai charmant.

F E R D I N A N D .

Si vous vouliez me donner la seconde leçon tout de suite.

V I R G I N I E .

Volontiers.

UNE VOIX *dans la coulisse.*

Holà , hé ! la maison !... la diligence.

F E R D I N A N D .

Allons , voilà le diable ! il faut qu'on vienne nous interrompre au moment où j'allais devenir charmant.

S C E N E V I I .

VIRGINIE , un POSTILLON , FERDINAND.

LE POSTILLON .

Ah ! ma foi , mademoiselle , ce n'est pas pour dire , il y a long-tems que je n'ai eu une diligence aussi pleine que celle-là.

V I R G I N I E .

Voilà le tems ou chacun voudra voir Paris.

LE POSTILLON .

Ne m'en parlez pas . Monsieur votre père doit être content de moi ; fournée complète , dix dans la voiture , deux sur le siège , et trois sur l'impériale ; et je dis que tout ça vous aura un fier appétit ! A commencer par moi qui ai une soif !...

VIRGINIE.

Eh bien ! mon pauvre Charlot, vas à la cuisine et demande une bouteille...

LE POSTILLON.

De ce petit vin de Bourgogne du papa, que vous me faisiez boire quand à mon retour de Paris je vous apportais de ces petites lettres pas plus grandes que ça, et qui venaient d'un certain soldat, joli brin d'homme, ma foi !

VIRGINIE.

Va et ménage toi bien. Entends-tu ?

LE POSTILLON.

Soyez tranquille, je suis sobre comme une demoiselle ; une bouteille à déjeuner, une bouteille à dîner, une bouteille à goûter, une bouteille à souper, et jamais plus que ça ; à moins que je ne fasse quelque rencontre. Un cocher sait se conduire, dieu merci. Tenez, tenez, voilà encore d'autres voyageurs. *(il sort.)*

FERDINAND.

Allons, ma leçon est perdue pour aujourd'hui, je ne serai charmant que demain !

S C E N E V I I I.

VIRGINIE, Mad. VARNER, ENGELMANN,
FERDINAND, PETRONILLE.

PETRONILLE.

Entrez, entrez, madame et messieurs, dans l'instant vous allez être servi. *(elle entre à gauche.)*

ENGELMANN.

Ne vous pressez pas, aimable enfant.

Mad. VARNER.

Que dites-vous donc, monsieur Engelmann, je suis très-pressée, moi, et il me tarde d'arriver dans la capitale.

FERDINAND.

Ah ! mon dieu !... c'est la sœur de mon capitaine !

Mad. VARNER.

Que vois-je, vous ici, Ferdinand !

FERDINAND.

Oui, madame.

Mad. VARNER.

Monsieur Engclmann, vous voyez un des braves de l'armée Allemande !... C'est à cet estimable jeune homme que je dois les jours de mon frère, il a sauvé son capitaine.

VIRGINIE.

Sauvé son capitaine ! Vous ne nous aviez pas dit cela, monsieur Ferdinand.

FERDINAND.

Je n'ai pas osé me vanter.

Mad. VARNER.

Et vous allez à Paris ?

FERDINAND.

Non, madame, je reste ici.

Mad. VARNER.

Ah ! je devine... Pendant la guerre on vous a fait prisonnier, vous avez été conduit ici... après votre échange vous vous empressez d'y retourner. Il y a de l'amour sous jeu.

FERDINAND.

Madame.

VIRGINIE.

Il va dire non par timidité.

Mad. VARNER.

Et cette charmante personne est sans doute l'objet qui vous attire en ce lieu ?

VIRGINIE.

Non, madame, c'est ma sœur.

Mad. VARNER.

Votre sœur, si elle vous ressemble, aimable enfant...

VIRGINIE.

C'est elle que monsieur a vu la première ; et puis d'ailleurs quand on n'a plus le cœur libre.

Mad. VARNER.

Ah ! mon dieu ! vous aimeriez déjà.

VIRGINIE, *faisant la révérence.*

Il n'a bientôt deux ans, madame.

Mad. VARNER.

Deux ans ! Savez-vous qu'en France les fleurs et les fruits mûrissent avant la saison.

ENGELMANN.

Il en est à peu près de même partout, et je crois que toujours l'amour devance l'âge.

VIRGINIE.

Puisque madame connaît la famille de M. Ferdinand, si elle voulait s'intéresser à lui ?

Mad. VARNER.

Moi, mon enfant, et que puis-je pour lui.

VIRGINIE.

Il est d'une timidité...

Mad. VARNER.

Lui, mon frère dit que c'est un diable au feu !

VIRGINIE.

Il n'a donc de courage qu'à la guerre ; car il n'a pas même eu celui d'avouer ses sentimens à mon père.

Mad. VARNER.

Soyez tranquille, mes enfans, je m'en charge.

VIRGINIE.

Ah ! madame... Remerciez donc.

FERDINAND.

Ah ! madame... ma reconnaissance.

ENGELMANN.

Il est vrai que le jeune homme est d'une timidité rare.

VIRGINIE.

Allons, suivez moi, que j'achève votre éducation.
(elle l'entraîne avec elle.)

SCENE IX.

Mad. VARNER, ENGELMANN.

ENGELMANN.

Je vous disais bien, madame, qu'il ne fallait pas se presser.

Mad. VARNER.

Parler au père, obtenir son consentement et nous remettre en route, tout cela doit être l'affaire d'un quart-d'heure.

ENGELMANN.

Mais, madame...

Mad. VARNER.

Songez donc au but de mon voyage, au motif qui m'ap-
La Fête Impromptu.

C

pelle à Paris, mon seul désir est d'assister à la fête du 14, de voir, d'entendre toute la capitale célébrer le couple le plus illustre et le plus admiré.

ENGELMANN.

Eh ! madame, était-il besoin d'aller à Paris pour ça, n'avez-vous pas vu sur toute la route des préparatifs qui annonçaient le retour de cette heureuse journée, où le Français célèbre la naissance de son souverain, et lui offre le libre témoignage de son amour et de sa reconnaissance.

Mad. VARNER.

Je suis jalouse de voir le coup-d'œil que Paris doit offrir ce jour-là, de contempler ce concours prodigieux d'étrangers de toutes les nations, de voir nos bons Allemands jeter un regard d'amour sur cette jeune Princesse, qui, après avoir été l'orgueil de l'Autriche, est devenue le bonheur de la France ; de voir ces fiers Italiens admirer le héros qui brisa leur joug et sauva leur patrie ; de voir ces aimables Russes, les français du nord, contempler avec respect et vénération le digne ami de leur jeune monarque ; de voir enfin tous les peuples réunis sous l'égide de la paix, venir à Paris y faire un échange de goûts, de sentimens, de plaisirs et de mœurs ; ajoutez à cela le désir de rejoindre mon frère qui, plus heureux que moi, vient d'être présenté au héros de l'Europe, et vous concevrez facilement combien le plus léger retard ajoute à mon impatience.

ENGELMANN.

Quant à moi, j'aime à ne pas me presser en voyage. D'ailleurs, tout me prouve que nous serons à Paris demain.

SCENE X.

Les Précédens, PÉTRONILLE.

PÉTRONILLE.

Si madame veut passer dans sa chambre, elle est servie.

Mad. VARNER.

A propos, je serais bien aise de parler à votre père.

P É T R O N I L L E .

Madame veut dire à monsieur Legros , le maître de l'auberge.

Mad. V A R N E R .

Où , c'est cela.

P É T R O N I L L E .

Dès qu'il sera rentré , je me ferai un plaisir de l'envoyer à madame.

Mad. V A R N E R .

Elle est fort bien , cette jeune personne-là , et j'en fais compliment à Ferdinand.

E N G É L M A N N .

Je suis bien certain que ces yeux là le guériront de sa timidité !

(Elle rentre avec Engelmann.)

S C E N E X I .

P É T R O N I L L E .

Je commence à n'en pouvoir plus ; le carrosse de Berlin , la diligence de Vienne ! un vélocifère qui revient de Paris , deux voitures bourgeoises qui y vont ! Si cela continue , nous ne trouverons pas le tems de nous marier aujourd'hui.

S C E N E X I I .

P É T R O N I L L E , S A I N V I L L E , D E S C R O I X .

S A I N V I L L E .

Eh ! vite , eh ! vite , aimable enfant , une bouteille de Bordeaux , et du meilleur.

P É T R O N I L L E .

Nous n'avons que de celui-là , monsieur.

D E S C R O I X .

Un verre d'absinthe et les journaux.

P É T R O N I L L E .

Dans l'instant , messieurs . Ah ! ma tête , ma pauvre tête ! Je ne sais auquel entendre . (Elle sort.)

SCENE XIII.
SAINVILLE, DESCROIX.

SAINVILLE.

Monsieur va à Paris?

DESCROIX.

Oui, monsieur.

SAINVILLE.

Moi j'en arrive.

DESCROIX.

Quoi, monsieur, vous quittez Paris au moment où il va devenir plus brillant que jamais.

SAINVILLE.

Il est vrai que le 14 août y attire beaucoup de monde.

DESCROIX.

Le 14, le 25, voilà deux jours de fête pour les Français.

SAINVILLE.

Pour l'Europe entière; Paris, Vienne, Pétersbourg, Naples, Rome, Madrid, Amsterdam, Berlin, Milan, Zurich, Munich, Cassel, et tant d'autres villes du Tage à la Newa offriront ces jours-là le même aspect; partout des chants, de la danse, l'expression de la joie, l'élan de la reconnaissance; l'une fête l'allié fidèle, l'autre le vainqueur généreux; celle-ci le protecteur des arts, celle-là le sauveur de son royaume, toutes enfin le Grand Homme, le conquérant habile, le sage législateur, le génie qui a changé la face du globe et qui a couvert la France de gloire et de prospérité.

DESCROIX.

Au moment où vous quittiez Paris, monsieur, on s'occupait sans doute de tout ce qui pouvait embellir ce séjour?

SAINVILLE.

Oh! je vous en réponds.

DESCROIX.

Il y a vingt ans que je ne l'ai vu.

SAINVILLE.

Oh! vous le trouverez bien changé; des constructions nouvelles s'élèvent chaque jour; le Louvre s'achève; ici des arcs de triomphe rappèlent la gloire de nos armes; plus

loin des colonnes élevées à la mémoire de nos braves ; le Muséum enrichi de chef-d'œuvres, heureux fruit de nos conquêtes ; les quais rebâti ; de nouveaux ponts jetés sur la rivière pour faciliter les communications ; des fontaines entretenant la salubrité de Paris ; des marchés nouveaux protégeant les besoins des habitans de cette bonne ville ; enfin partout des établissemens utiles , des monumens superbes , attestant le génie des arts , la magnificence du monarque et la gloire du siècle.

D E S C R O I X .

Oh ! oui, je crois Paris bien différent de ce qu'il était quand je l'ai quitté ; c'était en 93... les circonstances me forcèrent d'abandonner la France.

S A I N V I L L E .

Et vous vous êtes empressé d'y rentrer à la voix d'un souverain clément et juste.

D E S C R O I X .

Eh, monsieur, on n'a qu'une patrie, malheureux celui qui s'en exile ! partout où j'ai été, quelque bien que je me sois trouvé, je me disais toujours je serais mieux en France.

S A I N V I L L E .

C'est encore un des bienfaits de celui qui nous gouverne ! sans lui que de Français végéteraient loin du lieu qui les vit naître.

D E S C R O I X .

Je brûle de voir cet homme étonnant.

S A I N V I L L E .

Vous n'aurez pas de peine à le rencontrer, le dimanche à la parade, dans la semaine à l'Opéra, aux Français ; plus souvent visitant les établissemens publics, encourageant les travaux, et par sa présence donnant aux arts une nouvelle vie ; il se montre partout, et partout avec un air de bonté qui lui gagne tous les cœurs.

D E S C R O I X .

Vous accroissez mon impatience.

S A I N V I L L E .

Quant à moi, je vais à Vienne.

D E S C R O I X .

Des affaires importantes vous y appellent ?

SAINVILLE.

Le seul plaisir de voyager et d'être témoin de la joie des Allemands , car notre fête est aussi la leur , le mariage de leur Archiduchesse avec notre Empereur a rendu les Français Allemands , et les Allemands Français ; mais tandis que nous causons , on nous oublie : la fille ! la fille ! holà , quelqu'un ! le moyen qu'on entende , on fait là-dedans un tapage abominable.

S C E N E X I V .

DESCROIX , ROSE , SAINVILLE.

R O S E .

Que désirent ces messieurs ?

S A I N V I L L E .

Il y a une heure que nous avons demandé , monsieur , un verre d'absinthe , et moi une bouteille de Bordeaux.

R O S E .

Mille pardons , messieurs , mais c'est qu'il nous est arrivé un accident.

D E S C R O I X .

Un accident ?

R O S E .

En buvant ensemble , les postillons se sont grisés.

D E S C R O I X .

Grisés !

R O S E .

Ils se sont disputés , battus.

D E S C R O I X .

Ah ! mon dieu.

R O S E .

Mon père et les voyageurs sont parvenus , après beaucoup de peines , à les séparer ; mais je crains bien qu'il ne leur soit pas possible de partir aujourd'hui.

D E S C R O I X .

Qu'est-ce que vous dites donc ?

S C E N E X V .

Les Précédens , Mad. VARNER , ENGELMANN.

Mad. V A R N E R .

Qu'est ce que j'entends , les postillons refusent de partir.

R O S E,

Non , madame ; mais l'un est au lit, l'autre ne peut se tenir sur ses jambes ; il n'y a que celui de monsieur qui soit sain et sauf.

S A I N V I L L E.

Précisément parce que je suis le moins pressé.

E N G E L M A N N.

Voilà qui est désolant !

Mad. V A R N E R.

Manquer cette fête-là , je ne me le pardonnerais jamais !

D E S C R O I X.

C'est un coup de tonnerre que cet accident-là.

R O S E.

Ah ! c'est un jour bien malheureux... pour moi surtout.

Mad. V A R N E R.

Pour vous, mademoiselle ?

R O S E.

Mon père est d'une humeur ! il ferait beau que j'allasse lui parler mariage à présent.

Mad. V A R N E R.

Encore un mariage !

S C E N E X V I.

Les Précédens , LEGROS, Mad. PERARD, DUBREUIL
et LES VOYAGEURS.

L E G R O S.

C'est affreux , abominable ! messieurs , vous me voyez confus , désolé , mais enfin , c'est un accident qu'il était impossible de prévoir et qu'il est aisé de réparer ; au fait , ce n'est qu'un retard de cinq à six heures.

D E S C R O I X.

Cinq à six heures , monsieur , seront causes que nous n'arriverons à Paris qu'après la fête de Sa Majesté.

L E G R O S.

Vous alliez à Paris ?...

D E S C R O I X.

Pour la fête du 14.

Mad. V A R N E R.

Moi de même.

ENGELMANN.

Moi de même.

Mad. PERRARD.

Moi de même.

DUBREUIL.

Moi de même.

SAINVILLE.

Il y a de l'écho ici.

ENGELMANN.

Je me proposais d'assister à la distribution des prix décennaux.

Mad. PERRARD.

Moi qui ai des billets retenus pour le bal de la Préfecture!

DESCROIX.

Moi qui ai fait louer une fenêtre sur le quai de l'Ecole pour le voir passer.

DUBREUIL.

Moi qui ai fait des couplets charmans qui ne seront plus de circonstance quand j'arriverai à Paris.

LEGROS.

Qu'est-ce que vous dites donc ? si vos couplets peignent l'amour et la reconnaissance des Français, ils seront de tous tems.

Mad. VARNER.

Quelle ennuyeuse journée je vais passer !

TOUS.

Et moi !

LEGROS.

C'est très-obligeant pour moi.

Mad. PERRARD.

Pas de danses !

ENGELMANN.

Pas de chansons !

DESCROIX.

Pas de fêtes !

LEGROS.

Pas de danse, pas de chansons, pas de fêtes, et qui vous a dit cela ? je me marie.

Mad. VARNER.

Vous, monsieur ! mais c'est donc une fureur que le mariage dans cette maison-ci.



L E G R O S .

Une noce est assez souvent le rendez-vous du plaisir, je vous invite à la mienne.

T O U S .

C'est très-honnête.

L E G R O S .

En un clin d'œil je fais arranger mon jardin ; des verres de couleurs dans toutes les allées , des lampions à tous les arbres , des musiciens à droite , des rafraichissemens à gauche , on dansera , on boira , on chantera toute la nuit.

T O U S .

C'est charmant !

L E G R O S .

Vous n'allez à Paris que pour fêter Sa Majesté , vous la fêterez en route , et nous mettrons en réquisition les couplets de monsieur , la voix de ces dames , la complaisance de tous.

D E S C R O I K .

Eh ! qu'en dites-vous , mesdames ?

Mad. V A R N E R .

Faute de mieux...

L E G R O S .

On prend ce qu'on trouve , n'est-ce pas ; je vous devine. Eh ! madame , le Français est partout le même , partout il porte à l'excès la franchise et la loyauté , toujours plein d'enthousiasme pour la gloire , intrépide à la guerre , aimable et galant auprès des belles ; il conservé jusqu'à son dernier jour ce caractère ouvert et gai , cette philosophie aimable et douce , qui en a fait le premier peuple de l'Europe. Au lieu d'une fête brillante , telle que votre imagination vous peint celle de Paris , vous verrez ici un rassemblement d'hommes rapprochés par la gaité , réunis par le besoin de se communiquer leur amour pour le plus grand Prince qui ait porté le sceptre de la France.

D E S C R O I K .

Monsieur l'aubergiste , vous parlez d'or , disposez de moi.

D U B R E U I L .

Voilà mes couplets , distribuez les.

Mad. VARNER.

En vérité, vous me feriez aimer ce retard ; monsieur l'auteur, je veux ma part de vos couplets, car enfin la fête de ce Monarque est celle de tout le monde.

DESCROIX.

Sans doute, j'en ai le bonheur de revoir mon pays.

Mad. VARNER.

Moi, le plaisir de voyager librement de Paris à St.-Petersbourg.

Mad. PERRARD.

Moi, l'avancement de mon fils, fait capitaine sur le champ de bataille.

ENGELMANN.

Moi, l'état brillant de mes manufactures qu'il a daigné protéger.

SAINVILLE.

Moi, l'existence de mon vieux père pensionné par lui.

ENGELMANN.

Il encourage les arts.

SAINVILLE.

Il protège l'industrie.

DESCROIX.

Il honore le courage.

Mad. PERRARD.

Il récompense les talents.

LEGROS.

Eh bien, que dit-on de plus à Paris ? allons, allons, vous resterez avec moi.

Mad. VARNER.

Il le faut bien.

LEGROS, *appelant.*

Virginie !... c'est ma fille cadette ; Pétronille !... c'est ma future, François, c'est le fils de mon maître d'hôtel.

SCENE XVII.

Les Précédens, FRANÇOIS.

LEGROS.

François, dis à ton père de faire mettre la grande table dans le salon, et quelle y reste jusqu'à demain.

FRANÇOIS.

Oui, monsieur, et faudra-t-il mettre quelque chose dessus?

LEGROS.

Sans doute; il faut la garnir de tout ce qu'il y a de meilleur ici.

FRANÇOIS.

De meilleur ! c'est bon, monsieur ; et le vin de la grande cave ?

LEGROS.

Non pas ! le vin du petit caveau ! mon vin de cérémonie.

FRANÇOIS, *à part.*

J'en bois souvent sans cérémonie !

ENGELMANN.

Le patron fait bien les affaires.

LEGROS.

Que le jardin soit illuminé partout comme le jour du mariage. Allez.

FRANÇOIS.

Oui, monsieur. (*Il sort.*)

ROSE.

Pendant qu'il est si gai, si j'osais... lui parler de mariage.

SCENE XVIII.

Les Précédens, PETRONILLE, VIRGINIE.

PETRONILLE.

Me voici, cousin !

LEGROS.

J'ai l'honneur de vous présenter, messieurs et dames, une jeune provençale qui va bientôt devenir madame Legros.

PETRONILLE.

Mon cousin, ce sera avec bien du plaisir que je changerai mon nom de fille pour le vôtre ; mais j'y mets une condition.

LEGROS.

Une condition, parle, mon enfant.

PETRONILLE.

Vous avez deux filles charmantes.

LEGROS.

Oui, elles ne sont pas mal.

P E T R O N I L L E .

Je leur ai promis de ne m'établir que lorsqu'elles se marieraient.

L E G R O S .

Y penses-tu ; mais il faudra attendre un siècle ! elles n'ont pas d'amour eux , et de ce tems-ci , ils sont rares.

M a d . V A R N E R .

O confiance paternelle ! M. Legros , je suis chargée de vous demander la main de votre fille aînée.

L E G R O S .

Vous , madame !

R O S E .

Eh ! pour qui donc madame ?

M a d . V A R N E R .

Pour un jeune étranger qui fut fait prisonnier pendant la dernière guerre , et qui s'est laissé prendre une seconde fois chez vous.

L E G R O S .

Ferdinand !

M a d . V A R N E R .

Il est ici.

L E G R O S .

Ici !

P E T R O N I L L E .

Oui , cousin , il est arrivé ce matin pendant que vous étiez chez le notaire.

M a d . V A R N E R .

Je connais sa famille ; il a sauvé la vie à son capitaine qui est mon frère , et je vous suis garant que mon frère ne l'oubliera pas.

L E G R O S .

C'est fort bien ; d'après ce que vous me dites... la petite mine de Rose... je veux bien consentir...

R O S E .

Je n'ai jamais vu papa si aimable !

L E G R O S .

Mais cela ne fait qu'un mari , et j'ai deux filles.

V I R G I N I E .

Oh ! soyez tranquille , papa , j'ai suivi l'exemple de ma sœur.

L E G R O S .

Tu dieu , mesdemoiselles ! vivent les pères pour connaître

les secrets de leurs filles , et vous aimez sans doute aussi quelque militaire ?

V I R G I N I E .

Oui , mon papa , un jeune sergent que vous trouviez bien aimable autrefois.

L E G R O S .

Victor.

P E T R O N I L L E .

Il est arrivé avec l'autre.

L E G R O S .

Pendant que j'étais sorti...il me paraît que l'on sait mettre à profit le tems de mon absence.

P É T R O N I L L E .

Quant à celui-là , je vous défie de lui refuser votre fille.

L E G R O S .

Pourquoi donc ça ?

P E T R O N I L L E .

Victor est son nom de baptême , Thomé est son nom de famille.

L E G R O S .

Quoi , il serait le fils de ce brave grenadier qui , à la journée du 18 brumaire , sauva le libérateur de la France...

SCENE XIX.

Les Précédens , V I C T O R .

L E G R O S .

Approche , approche , mon garçon ; quand tu n'aurais que ce titre-là , tu serais mon gendre.

V I C T O R .

Ah ! monsieur , que je vous dois de reconnaissance.

L E G R O S .

Fais son bonheur , et c'est moi qui t'en devrai.

R O S E .

Voyez un peu si monsieur Ferdinand osera paraître.

SCENE XX ET DERNIERE.

Les Précédens , F E R D I N A N D .

F E R D I N A N D , dans le fond.

St , st.

R O S E.

Le voilà pourtant.

F E R D I N A N D.

Est-ce arrangé ?

L E G R O S.

Et, sans doute, un jour comme celui-ci pouvais-je hésiter à faire le bonheur de mes filles, surtout puisque le mien était à cette condition-là.

P E T R O N I L L E, *bas à Legros.*

Vous ne vous en repentirez pas.

L E G R O S.

Je t'entends ; soyez heureux, mes enfans, et n'oubliez pas que vous prenez, pour conclure votre mariage, le jour qui a vu naître notre auguste souverain. Donnez-moi des petits-fils, et nous, de notre côté, nous ferons notre possible pour vous donner des frères et des sœurs, n'est-ce pas ?

P E T R O N I L L E.

Je ne demande pas mieux.

F R A N Ç O I S, *entre.*

Monsieur, tout est prêt.

L E G R O S.

Messieurs et mesdames je me félicite de vous posséder aujourd'hui, je ferai mes efforts pour vous faire regretter le moins possible votre séjour en ces lieux ; allons nous mettre à table, nous chanterons vos couplets, nous danserons comme à la Préfecture ; vous verrez le buste de Leurs Majestés, et je vous convaincrai tous qu'en fait de gaité dans ses plaisirs, de franchise dans ses actions, d'amour pour son prince et de dévouement pour son pays, la province rivalise la capitale.

C H Œ U R.

Air : *Du branle sans fin.*

Amis, célébrons en chœur,

La journée

Fortunée

Qui vit, pour notre bonheur,

Naître ce grand Empereur.

R O S E.

Nos transports, nos vœux touchans,
Sont un hommage sincère,
Que de fidèles enfans
Viennent offrir à leur père.

C H O E U R.

Amis, etc.

V I R G I N I E.

Pour le bien de ses sujets,
Pour la gloire de la France,
Ce Roi ne devrait jamais
Voir finir son existence.

C H O E U R.

Amis, etc.

V I C T O R.

Si chacun de ses succès,
Devait nous mettre en goguettes,
Je vois le peuple français
Cazerné dans les guinguettes.

C H O E U R.

Amis, etc.

L E G R O S.

Occupons notre loisir
A chanter, rire et boire,
Enivrons-nous de plaisir,
Comme il s'enivre de gloire.

C H O E U R.

Amis, etc.

(*Le théâtre change et représente un jardin illuminé; les acteurs rentrent en dansant, se placent sur les côtés; madame Varner et Sainville dansent l'allemande.*)

F E R D I N A N D.

Air : *Adieu je te fais bois charmant.*

Ah ! combien je suis enchanté,
Je vais t'épouser pour la vie ;
Mais puisque la timidité
Est un défaut dans ton patrie :
Toi seul exerçant tes talens
A bien former leur caractère,
Tu tâcheras que mes enfans
Ne ressemblent pas à leur père.

P E T R O N I L L E.

Même air.

Dans son seul pays autrefois
Un Français prenait une femme,

Une étrangère sous ses lois,
 Refusait d'engager son âme.
 Maintenant, grâce à nos succès,
 Qu'il parcoure l'Europe entière,
 Et dans ses amours un Français
 Ne trouvera plus de barrière.

L E G R O S.

Air : *Du partage de la richesse.*

Vous qui donnâtes l'existence
 Au Roi qu'on chérit en ces lieux,
 Vous avez dû, dès son enfance,
 Prévoir son destin glorieux.
 Votre nom, princesse chérie,
 Révélaît déjà sa grandeur,
 Puisque le ciel nomme Marie
 La mère de notre Sauveur.

R O S E.

Air : *De Léonce.*

L'hymen par un lien charmant,
 Vient d'unir l'Autriche à la France,
 Le génie à la bienfaisance
 Et la victoire au sentiment.
 La joie est sur chaque visage,
 L'espoir réntre aux cœurs des Français,
 Grâce à cet heureux mariage,
 Nous aurons bientôt, je le gage,
 Le bonheur, la gloire et la paix
 Pour nos compagnons de voyage.

V I R G I N I E.

A ce jeune et vaillant héros
 Tous les dieux ont payé leur dette,
 Et d'une victoire complete
 Ont couronné tous ses travaux.
 Que leur exemple t'encourage,
 Dieu d'hymen ! exauce ses vœux,
 Sème une fleur sur son passage,
 Que son bonheur soit ton ouvrage.
 Il ne lui faut pour être heureux
 Qu'un seul compagnon de voyage.

Mad. V A R N E R.

La gloire traça les sentiers
 Que suivit ce puissant monarque.

Minerve conduisit sa barque ,
Et Mars la couvrit de lauriers.
Thémis lui prêta son langage ,
La bienfaisance sa bonté ;
Des arts le brillant assemblage ,
Partout indiqua son passage ,
Et partout l'immortalité
Fut sa compagne de voyage.

L E G R O S.

Air : *C'est un enfant.*

De nos deux Monarques augustes
Voilà le portrait adoré,
Pour un troisième , entre leurs bustes
Le socle est déjà préparé.

Ah ! pour rendre la fête

Parfaite ,

Il ne faudrait en ce moment

Rien qu'un enfant.

Mad. V A R N E R.

Air : *Jeune fille , jeune garçon.*

O ciel ! quel prodige nouveau ,
L'avenir à moi se découvre ,
Mes regards pénètrent le Louvre ,
Je vois près du trône un berceau ,

A la douce espérance ,

Livre-toi , peuple heureux ,

Et l'hymen et les dieux

Ont exaucé les vœux

De la France.

C H Œ U R.

Air : *Du pas des trois cousines.* (de la Dansomanie.)

Allons , gai , que cette espérance

Anime nos joyeux refrains.

Jeune enfant , ta prompte naissance

Consolidera nos destins !

R O S E.

A notre amour , donnons carrière ,

Qu'en ce jour nos cœurs attendris

Fêtent la naissance du père

En attendant celle du fils.

C H Œ U R.

Allons , etc.

La Fête Impromptu.

E

Mad. V A R N E R.

Je crois voir l'heureuse journée
Où naîtra ce prince nouveau ;
Je vois la France prosternée
D'amour entourer son berceau.

C H O E U R.

Allons, etc.

S A I N V I L L E.

Quel éclat brillant l'environne !
Quels heureux destins le suivront !
Il naît, et déjà la couronne
Vient briller sur son jeune front.

C H O E U R.

Allons, etc.

R O S E.

Sans doute il aura de son père
La valeur et la majesté.

V I R G I N I E.

Sans doute il aura de sa mère
Et les graces et la bonté ?

C H O E U R.

Allons, etc.

L E G R O S.

Les dieux protégeront la chaîne
De ces deux illustres époux,
Et pour fêter leur cinquantaine
Je vous donne ici rendez-vous.

C H O E U R.

Allons, etc.

V I R G I N I E.

N'affligez pas notre poète,
Il serait par trop indiscret,
D'exiger que cette blquette
Fut au niveau de son sujet.

R O S E.

A votre amour donnez carrière,
Et comme nous en ce logis,
Fêtez la naissance du père
En attendant celle du fils.

T O U S.

A votre amour, etc.

F I N.